MALLARMÉ EN FORÊT DE FONTAINEBLEAU

Hervé Joubeaux
(Directeur des musées départementaux du sud de la Seine-et-Marne)

Le poète Stéphane Mallarmé (1842-1898) avait choisi, en 1874, pour se reposer de la vie parisienne et pouvoir consacrer du temps à ses travaux d'écriture comme à ses loisirs, de louer quelques pièces d'une maison située en bord de Seine, face à la forêt de Fontainebleau. Il y revint très fréquemment et y mourut à l'âge de cinquante-six ans quelque cinq ans après avoir pu bénéficier d'une retraite anticipée pour raisons de santé. Cette maison de « Valvins », comme il aimait à l'appeler dans sa correspondance, était une ancienne auberge liée au trafic fluvial et qui avait périclité après l'arrivée du chemin de fer. Cette portion de la vallée de la Seine aux beautés naturelles indéniables et facilement accessible depuis Paris était devenue, à cette époque, une région de villégiature très appréciée et certains amis de Mallarmé séjournaient plus ou moins régulièrement à Samois, Marlotte ou Barbizon. Divers témoignages soulignent l'attachement de Mallarmé à cette maison, tel celui de son ami Henry Roujon qui écrivait : « Jamais châtelain n'aima son manoir comme Mallarmé son logis des bois ». Ses revenus modestes ne lui ont cependant pas permis de l'acquérir : c'est sa fille Geneviève qui devait l'acheter peu après la mort du poète pour en faire le lieu de mémoire de son père.

Le choix de cette villégiature doit sans doute beaucoup au souvenir que Mallarmé avait gardé d'une mémorable journée qu'il avait passée dans la forêt de Fontainebleau en 1862. Âgé de vingt ans, il vivait alors à Sens où sa famille s'était établie et exerçait, en vertu de la tradition familiale mais sans aucun enthousiasme, la fonction de surnuméraire chez un receveur de l'enregistrement. Il avait fait la connaissance d'un jeune professeur au lycée de la ville, Emmanuel des Essarts, lui-même poète et fils d'un conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève qui avait des relations dans les milieux littéraires et artistiques parisiens. C'est Emmanuel qui organisa, le 11 mai 1862, une promenade au carrefour des Demoiselles à laquelle il convia, outre Mallarmé, plusieurs de ses amis dont quelques-uns étaient des artistes prometteurs : le poète Henri Cazalis, plus tard médecin mais qui devait publier ses œuvres sous le pseudonyme de Jean Lahore, le peintre Henri Regnault qui allait mourir prématurément à la bataille de Buzenval en 1871, la poétesse et musicienne Anne-Marie Gaillard, plus connue sous le pseudonyme de Nina de Villard, dont le salon artistique fut célèbre sous la IIIe République ; il y avait là également trois jeunes anglaises et deux chaperons, les mamans de Nina et de deux des jeunes britanniques.

Une semaine après, Emmanuel et Stéphane rédigeaient, pour commémorer cette journée, une chanson en vers de mirliton destinée à être chantée sur l'air d'Il était un petit navire..., qui fut heureusement publiée chez un éditeur sénonais [1] et raconte par le menu mais avec de nombreuses allusions énigmatiques les détails de cette

1) *Le Carrefour des Demoiselles ou l'absence du lancier ou le triomphe de la prévoyance,* fait en collaboration avec les Oiseaux, les Pâtés, les Fraises et les Arbres par Stéphane Mallarmé et Emmanuel des Essarts. Sens, imprimerie Chapu, 1862. Un exemplaire est conservé à la Bibliothèque nationale de France.

Maison de Mallarmé à Vulaines-sur-Seine

journée. On peut penser que le choix de ce secteur de la forêt de Fontainebleau, dont la toponymie constitue une sorte de nouvelle carte du Tendre avec ses routes et carrefours de la Beauté, de Vénus, du Rendez-vous, des Soupirs, de l'Embrassade, du Bonheur (mais aussi des Regrets, des Oublis et des Adieux) n'était pas dû au hasard : les quatre jeunes gens devaient, malgré la présence des deux chaperons que leurs crinolines avaient dû retenir dans la clairière, y trouver de quoi alimenter leur éloquence auprès des quatre jeunes filles avec lesquelles ils « gambadaient comme des chèvres, de bloc en bloc, de roc en roc », si l'on en croit la chanson. On sait d'ailleurs, et la ritournelle y fait allusion, que Cazalis était fort amoureux d'Ettie Yapp, une des jeunes anglaises.

Cette journée au carrefour des Demoiselles, qui avait permis à Mallarmé de rompre l'isolement qu'il ressentait à Sens, marquait le début de relations durables avec les principaux participants et resta gravée dans sa mémoire comme un jour exceptionnel. Le 24 mai 1862, deux semaines à peine après l'événement, il écrit, volubile et lyrique, à son nouvel ami Cazalis : « Ah ! courses vagabondes de rocher en rocher ! voiture où l'on était dix ! chênes ! pervenches ! soleil aux yeux, au cœur, sans qu'il y en ait au ciel [...] Tu me dis que j'ai plu à ces dames et j'en suis charmé. Mademoiselle Nina m'a demandé des vers, je lui en envoie, c'est un sonnet Louis XV. Tu me demandes un sonnet, je t'en envoie deux : tu choisiras, l'autre sera pour Henri. Il lui faut un souvenir de moi. Je veux quelque chose de lui : il me dessinera, il m'ébauchera ce qu'il voudra quand il aura le temps. Est-il charmant ! je lui écrirai bientôt. Dis-lui bien qu'il ne voie dans mes vers qu'un souvenir : autrement ce serait fatuité, non amitié de ma part [...] Em-manuel me dit qu'il serait bien d'envoyer *le Guignon* à Mesdames Y[app]. Tu le leur remettras donc avec force compliments de ma part et mille remerciements de leur bon accueil. L'autre pièce est pour Mademoiselle Gaillard. Même recommandation. »

Plusieurs autres lettres de cette époque font allusion au souvenir émerveillé de cette escapade et six ans plus tard, dans son exil avignonnais, il se le remémore encore avec émotion dans une autre lettre à Cazalis : « Et puis, mon bon vieux, nous referons quelque partie de Fontainebleau ! Tout a commencé là, notre amitié et la vie de ton cœur que remplit une délicieuse enfant. » Sans doute n'était-ce pas un hasard si, le 29 septembre 1862, Mallarmé avait emmené la jeune femme qu'il avait rencontrée à Sens et qui allait devenir son épouse, Christina (dite Marie) Gerhard, pour une

C'était une illustre partie
De gens bien vêtus et bien nés

Neuf Parisiens sans apathie
Intelligents et vaccinés.

*

Quoique l'on fût mélancolique
– Il y manKote et le lancier –

On mit sur un granit celtique
Un anathème à l'Épicier.

*

Tous gambadaient comme des chèvres
De bloc en bloc, de roc en roc;

Les mots mazurkaient sur les lèvres,
Tantôt tic-tac, tantôt toc-toc.

*

Pour l'aspic et pour la vipère
On ménageait de l'alcali,

On ne rencontra qu'un notaire
Qui, tout jeune, était bien joli.

*

Là Denecourt, le Siècle en poche,
Dispensateur du vert laurier,

A peint en noir sur une roche:
« Repos du Poète ouvrier »

Voici l'émerveillante liste
Léguée à la postérité

De cette bande fantaisiste
Bien peu dans sa majorité;

*

Un jeune baby plein d'espérance
Que parmi les sombres halliers

D'un œil d'amour couvait la France
Comme l'enfant des chevaliers;

*

D'aimables mères de familles
Qui se réjouissaient de voir

Du soleil aux yeux de leurs filles
Et des messieurs Sens habit noir;

*

Fort mal noté par les gendarmes
Le garibaldien Mallarmé

Ayant encore plus d'arts que d'armes
Semblait un Jud très-alarmé;

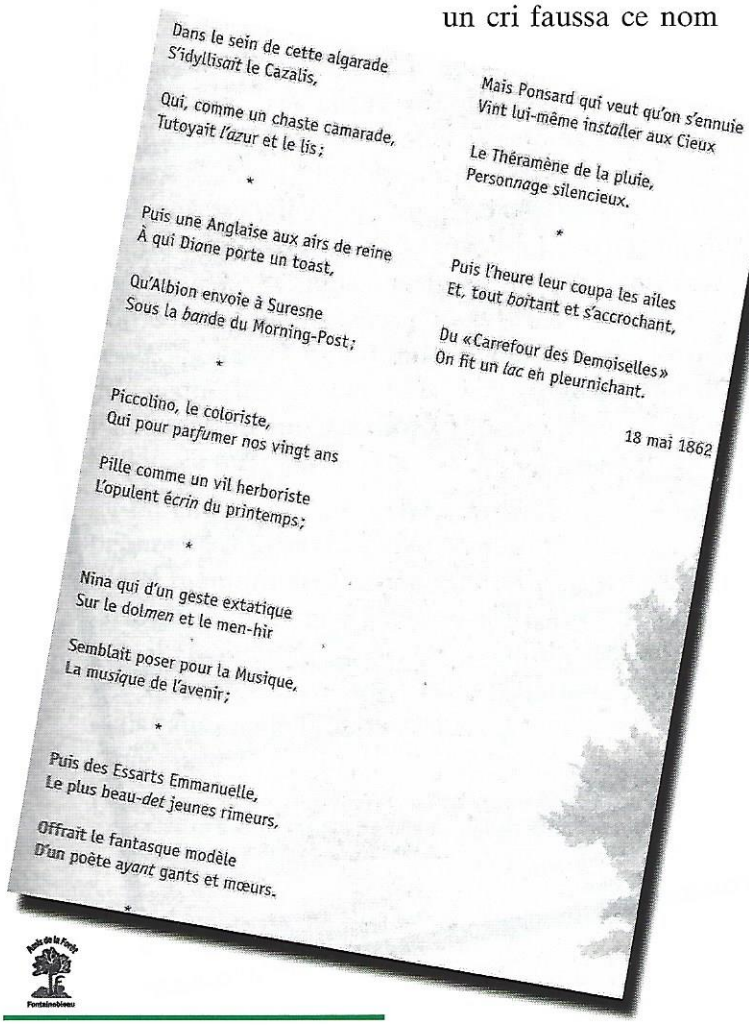
*

Ettie, en patois Henriette,
Plus agile que feu Guignol

Voltigeait comme une ariette
Dans le gosier d'un rossignol;

nouvelle promenade en forêt de Fontainebleau : certes il avait choisi un autre secteur, celui des gorges de Franchard, mais le souvenir du carrefour des Demoiselles était certainement présent à son esprit. Et que dire du choix, lors de son installation à Valvins en 1874, d'établir sa chambre face au fleuve et à la forêt ? Sa correspondance tout au long de ses séjours dans sa « maison des bois » atteste de bien d'autres promenades en forêt auxquelles participent les divers amis qui lui rendent visite.

On peine à trouver dans l'œuvre poétique de Mallarmé une influence directe de la présence de la forêt sur son inspiration. On peut tout de même citer quelque extrait de son poème en prose *la Gloire* qui évoque un trajet en train entre Paris et Fontainebleau et la vision fugitive de la forêt dans sa beauté automnale suscitant une rêverie brutalement interrompue par le cri du chef de gare : « Cent affiches s'assimilant l'or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux au ras de l'horizon par un départ sur le rail traînés avant de se recueillir dans l'abstruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d'apothéose. Si discord parmi l'exaltation de l'heure, un cri faussa ce nom connu pour déployer la continuité de cimes tard évanouies, Fontainebleau, que je pensai, la glace du compartiment violentée, du poing aussi étreindre à la gorge l'interrupteur : Tais-toi ! Ne divulgue pas, du fait d'un aboi indifférent, l'ombre ici insinuée dans mon esprit, aux portières de wagons battant sous un vent inspiré et égalitaire, les touristes omniprésents vomis. »



Dans le sein de cette algarade
S'idyllisait le Cazalis,

Qui, comme un chaste camarade,
Tutoyait l'azur et le lis;

*

Puis une Anglaise aux airs de reine
À qui Diane porte un toast,

Qu'Albion envoie à Suresne
Sous la bande du Morning-Post;

*

Piccolino, le coloriste,
Qui pour parfumer nos vingt ans

Pille comme un vil herboriste
L'opulent écrin du printemps;

*

Nina qui d'un geste extatique
Sur le dolmen et le men-hir

Semblait poser pour la Musique,
La musique de l'avenir;

*

Puis des Essarts Emmanuelle,
Le plus beau-det jeunes rimeurs,

Offrait le fantasque modèle
D'un poète ayant gants et mœurs.

*

Mais Ponsard qui veut qu'on s'ennuie
Vint lui-même installer aux Cieux

Le Théramène de la pluie,
Personnage silencieux.

*

Puis l'heure leur coupa les ailes
Et, tout boitant et s'accrochant,

Du «Carrefour des Demoiselles»
On fit un lac en pleurnichant.

18 mai 1862

En revanche, il est indéniable que les séjours du poète à Valvins, de plus en plus fréquents et de plus en plus longs au fil des ans, ont joué un rôle essentiel pour lui permettre de disposer du temps et de la tranquillité nécessaires à son travail personnel. Innombrables sont les lettres adressées de « Valvins » à sa famille, à ses amis et relations, et ces lettres laissent parfois entrevoir un labeur acharné sur ces œuvres toujours inachevées, souvent en lien avec ce projet du « Livre » unique qui hante Mallarmé depuis sa jeunesse. Voici par exemple ce qu'il écrit de « Valvins » au romancier Maurice Barrès le 10 septembre 1885 : « Je travaille chaque matin avec quelque fureur, et j'ébauche mon année [Mallarmé vit au rythme de l'année scolaire] : peut-être en sortira-t-il, mais absolu enfin, un fragment du seul drame à faire, qui est celui de l'Homme et de l'Idée, au fond ce que voile mon article sur Wagner que vous avez bien voulu lire avec attention. » C'est aussi à Valvins qu'il corrige, en novembre 1896, les épreuves du recueil des *Poésies* que prépare l'éditeur belge Edmond Deman, à qui il confie sa difficulté à mener de front tous ses travaux : « *Hérodiade*, rien, pas prêt : les épreuves de *Divagations* où je suis encore m'ont empêché d'y travailler [...]. Voilà où nous en sommes, je voulais causer avec vous à loisir, avant de rentrer à Paris et je ne voyais pas, toutes ces semaines dernières, le quart d'heure de lampe nécessaire, sur une feuille de papier, pour le faire. »

Avant la dernière crise d'étouffement qui devait l'emporter, le 9 septembre 1898, Mallarmé a le temps de griffonner quelques mots à l'intention de sa femme et de sa fille. Préoccupé par le « monceau demi-séculaire de [s]es notes » qu'il leur demande de détruire (« pas un feuillet n'en peut servir. Moi-même, l'unique, pourrais seul en tirer ce qu'il y a... », précise-t-il), il conclut, songeant à son œuvre à jamais interrompue et regardant peut-être une dernière fois le fleuve et sa chère forêt, « Croyez que ce devait être très beau » ■